

# Sabbat

André Wénin

*Garder le jour du sabbat pour le sanctifier, comme Yhwh ton dieu t'a ordonné. Six jours, tu travailleras et feras tout ton ouvrage. Mais le septième jour, c'est sabbat pour Yhwh ton dieu. Tu ne feras aucun ouvrage, toi et ton fils et ta fille, ton travailleur et ta servante et ton bœuf et ton âne et ton bétail et ton étranger qui est dans ta ville, afin que ton travailleur et ta servante se reposent comme toi. Et tu te souviendras que tu as été esclave au travail au pays d'Égypte et que Yhwh ton dieu t'en a fait sortir d'une main forte et d'un bras tendu. C'est ainsi que Yhwh ton dieu t'a ordonné de faire le jour du sabbat.*

(Deutéronome 5, 12-15)

«La nature a horreur du vide». La nature ? N'est-ce pas plutôt l'être humain qui en a horreur, ou plus précisément ce que notre société néo-libérale fait de lui ? Une société anxieuse qui pousse à évacuer tout vide en faisant croire qu'il en va de la vie... La belle illusion !

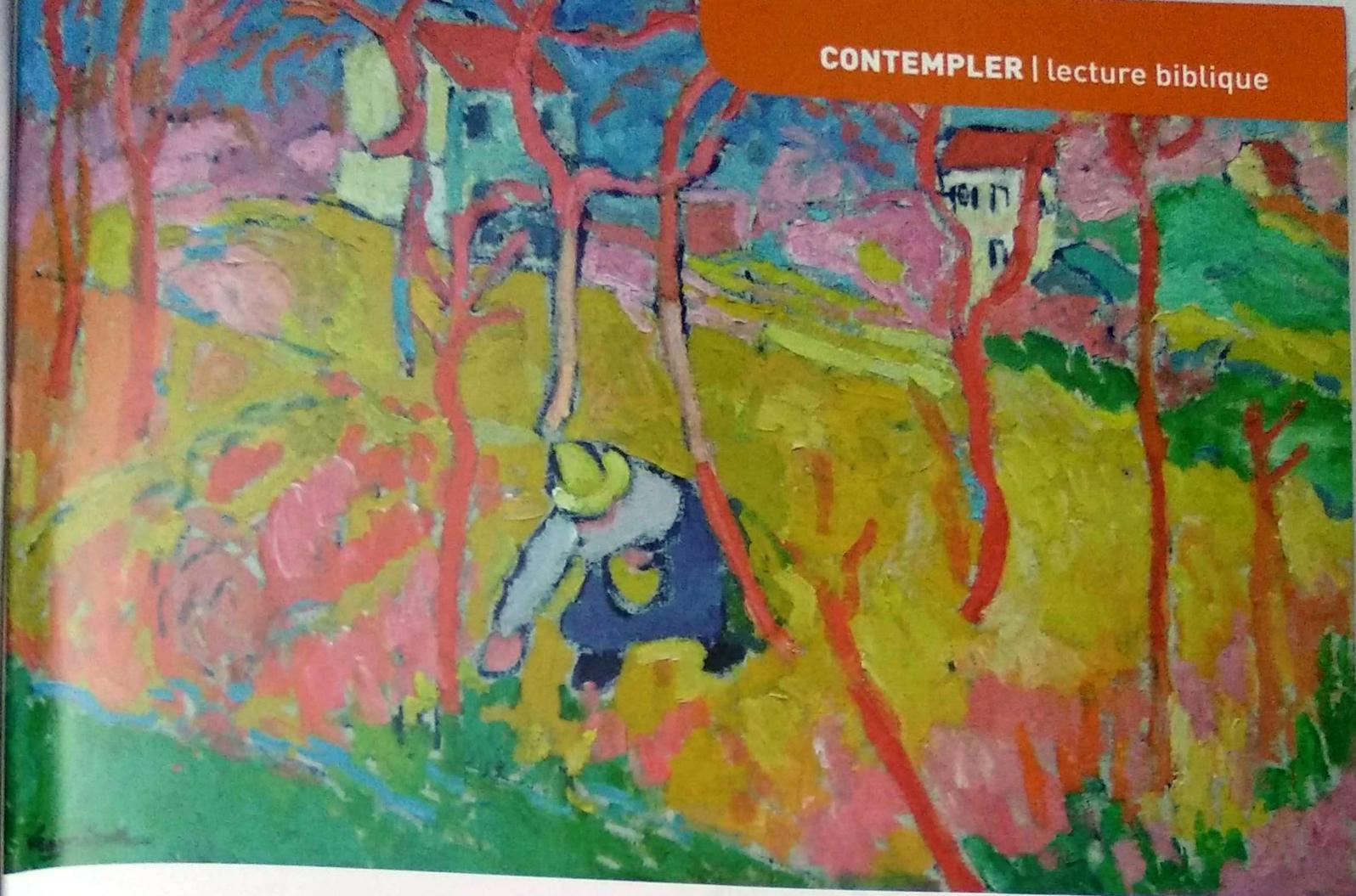
Cette illusion, la sagesse du vieux Testament la combat dans un précepte qui donne à penser. Au cœur des Dix paroles, improprement nommées «dix commandements», en ce cœur du cœur de la Loi de Moïse, trône l'ordre de faire du septième jour un jour à part, un temps de relâche.

Paradoxalement, le précepte commence en parlant du travail : «Six jours, tu travailleras et feras tout ton ouvrage.» Le mot traduit généralement par «ouvrage» couvre en réalité un plus large spectre : le travail et son produit, le commerce et les déplacements qui le facilitent, la propriété et son entretien. On peut dès lors extrapoler : travailler, ce n'est pas seulement bosser. C'est aussi occuper le temps et le rentabiliser en exerçant un pouvoir sur la réalité, en entretenant des rapports commerciaux

avec autrui, en produisant des biens et en les utilisant pour les mettre à profit et en profiter. Bref, c'est le «business». C'est à cela que la suite met un holà : «Le septième jour, c'est sabbat pour Yhwh ton Dieu : tu ne feras aucun business...» Non pas «tu ne travailleras pas», mais «tu ne feras aucun business», au nom de celui qui donne la vie.

Ce dont il faut s'abstenir ce jour-là, serait-ce moins du travail que de ce qu'il apporte, de ce qu'il rapporte ? Le sabbat serait alors un jour inoccupé, un jour pour rien, où cesser de (vouloir) maîtriser et contrôler. Où se débarrasser de l'idée même que l'on peut maîtriser. La liste qui suit, où sont nommés celles et ceux que le sabbat concerne, va en ce sens : «toi et ton fils et ta fille, ton travailleur et ta servante et ton bœuf, etc.» Donc, pas seulement toi, mais tous ceux qui, au jour le jour, alimentent ton business sous tes ordres – y compris l'étranger, dont on pourrait penser qu'il est corvéable à merci.

Comme si ce n'était pas évident, la loi précise : «afin que ton travailleur et ta servante se reposent [...]». Mais pourquoi ajouter l'encore



plus inutile «[...] comme toi»? Serait-ce à dire que, le septième jour, ces gens sont comme toi? Toute hiérarchie sociale s'en trouverait alors relativisée. Nécessaire pour organiser le business, elle serait purement fonctionnelle. Dès lors, aucun pouvoir sur autrui ne serait légitime s'il ne consentait à la limite que lui impose le respect de sa liberté et de sa dignité, si le maître pouvait agir à l'instar du pharaon qui réduisait les fils d'Israël en esclavage – la suite qui évoque précisément la libération d'Égypte, le suggère, en effet.

Mais arrêter le business le jour du sabbat, ce n'est pas seulement se déprendre de son pouvoir sur les autres pour leur ouvrir un espace de liberté, à l'image du créateur qui se retire au septième jour pour laisser aux humains toute leur autonomie. C'est d'abord s'affranchir d'un esclavage que l'on pourrait s'imposer à soi-même, à moins qu'on se le laisse imposer par ce que le business permet et rapporte, par le rythme effréné qu'il impose ou simplement par la peur du vide. C'est alors de la convoitise

– cette envie de tout, tout de suite, et de toujours plus – que l'on est esclave. Esclave de soi-même, en réalité. Un comble! Et pourtant si commun dans un monde où chacun veut être son propre maître, prétend l'être.

Mais les premiers mots de ce précepte sont un lanceur d'alerte, avec leur forme verbale rendant l'impératif absolu: «*Se souvenir* du jour du sabbat», est-il dit en Exode 20. «*Garder* le jour du sabbat», lit-on dans l'autre version, en Deutéronome 5. Serait-il si facile d'oublier ce jour et ce qu'il a de vital pour l'humain? Si facile de perdre ce jour qui, *sotto voce*, suggère qu'à tourner avide, on risque de tourner à vide? ♦

**André Wénin** est bibliste et théologien. Il a enseigné l'exégèse de l'Ancien Testament et les langues bibliques à l'Université catholique de Louvain.